

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1466

Artikel: Pragmatisme : des bribes d'utopie dans notre quotidien ?
Autor: Carnal, Mathieu
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



FABIO GALANTE

Pragmatisme

Des bribes d'utopie dans notre quotidien ?

Jour après jour, on épuise nos énergies à essayer de répondre aux attaques sexistes, totalitaires et sauvagement capitalistiques, mais on ne prend plus le temps de rêver. Pourtant, si le mieux est l'ennemi du bien, le monde que l'on veut ne doit pas germer sur les cendres et les taches de sang d'un centre de presse génois martyrisé par les cerbères du capitalisme. Car ce n'est ni la colère ni le sang qui doivent forger les bases de ce monde futur mais bien l'utopie. Pour moi, celle-ci implique deux axes importants. Tout d'abord que l'on s'exerce à penser librement en faisant de l'impossible une notion irréaliste (c'est-à-dire dans laquelle le réalisme n'a pas droit de cité) et d'autre part en mettant en route cette utopie à chaque moment possible de notre vie, même si ce n'est que pour une lueur fugitive.

MATHIEU CARNAL

Un des paradoxes de notre époque se trouve dans le mélange suave que nous respirons. Endormi-e-s dans un confort matériel minimal par quelques espoirs savamment distribués, nous sommes comme ce corps pris dans le froid qui ne se sent pas lentement agoniser. Pourtant personne ne peut ignorer que nous nous trouvons dans une poubelle garnie dont la composition est à rechercher quelque part entre les années 30 et 1984. Devant nos yeux, les médias nous font défiler un cortège surréaliste de mesures et de paradigmes que ne déniaient pas les maître-sse-s de l'absurde. Dans ce brouillard nauséabond, on nous sert une soupe qui devrait nous faire réagir, mais qui en a la force ? Qui y croit encore ? Individualisme, propriété privée, droit de s'éreinter au travail, exploitation, «sécurité», sexisme, racisme, violence, répression ; de ces morsures qui déchirent notre quotidien, le proche comme le lointain, que nous reste-il, sinon une souffrance ? Pas celle qui engendre la révolte ou qui motive à tendre la main, mais celle qui incite à consommer un maximum avant que ça pète. Certain-e-s appellent cela la banalisation du mal.

Il reste la résignation...

Un des phénomènes les plus étonnants est certainement que la plupart des habitant-e-s de la planète en sont conscient-e-s. Mais cette conscience se traduit souvent par des réactions qui ne font qu'alimenter un cercle vicieux. La réponse la plus simple et la plus fréquente se trouve dans la haine, et si possible envers le plus faible (xénophobie, racisme, sexisme, capitalisme, autoritarisme, mais je m'arrêterai sans détailler tout le top 50). Haine et fatalisme, sentiment d'impuissance face à une machine en marche qui semble nous dépasser à n'obéir qu'à ses maîtres. Pour celles et ceux qui arrivent encore à ne pas percevoir tout être vivant comme un-e ennemi-e potentiel-le, il reste la résignation. Un dernier geste pour fermer à clé l'abri anti-atomique après s'être soigneusement essuyé les pieds sur le paillason. Un espoir ? La lutte politique ? Cette dernière recueille toujours aussi peu d'adhérent-e-s et cela probablement par manque d'imagination. Il faut cesser de croire que la lutte politique se réduit à des manifs de rue ou à écrire des lettres suppliantes aux dictateurs. La lutte, c'est tout ce qui permet de résister et de s'émanciper (vivre) en même temps. Le politique qui ne pense pas la vie n'est plus qu'une machine de pouvoir et la vie

qui ne cherche plus à lutter n'est que loisir. Je renvoie dos-à-dos les politicard-e-s professionnel-le-s et sourd-e-s égoïstes pour me demander comment résister et lutter en même temps. Il faut inventer et vivre de nouvelles formes de lutte afin que cette Terre ne soit plus uniquement squattée par la marchandisation et le pouvoir. L'invention étant peut-être notre dernière et meilleure arme face à une machine puissante, violente et vorace.

L'imagination pour résister

Une des formes de résistance en laquelle je crois est l'utopie. Elle est peut-être à redécouvrir, réinventer, peu importe, elle est surtout à pratiquer. Que l'on ait été dans des manifestations démocratiques réprimées par des forces militaro-policières ultra violentes et aveugles ou que l'on soit abruti-e par un travail qui nous tue à petit feu, le deuxième danger, après la perte de sa vie biologique est la perte de sa vie imaginative et créatrice. Si une poule peut encore marcher quelques instants après avoir perdu sa tête, les êtres humains peuvent vivre des années après qu'on leur ait coupé l'espoir et l'imagination. Je ne parle pas ici de l'espoir d'une vie meilleure dans un autre monde ou d'une imagination engendrée par des psychotropes ; autant d'artefacts qui ne font que nous rendre plus apathiques face à la violence subie ici-bas. Je parle d'une imagination comme première pierre d'une résistance qui se muerait en construction d'un monde « plus mieux ». Une vraie utopie qui nous permettrait de nous extraire de ce monde pour en créer un autre. Non pas, encore une fois, pour s'évader, mais pour édifier.

L'utopie est pragmatique

Cette démarche, je la tire d'un constat sur l'expérience quotidienne. Harrassé-e-s à répondre aux attaques, à sentir monter la colère et, souvent, l'impuissance, nous oublions d'exister. Même persuadé-e-s que ce monde est injuste et totalement absurde et violent nous ne pouvons imaginer d'alternatives. Même conscient-e-s que l'on nous ment, manipule, et exploite, on n'arrive pas à sortir de nos schémas. Ou plutôt de leurs schémas fait nôtres à force d'avoir été sommé-e-s de les adopter. Comment, en vivant aujourd'hui, imaginer un monde sans patriarcat ? Sans capitalisme ? Sans salaire ? Sans domination ? Est-ce bien raisonnable ? Mais dites-moi, n'est-ce pas un peu utopique ? Et si l'utopie était la seule solution ? La

seule possibilité de continuer à faire cohabiter Humanité et Planète ? Voici un fait que les capitalistes n'ont pas intérêt à divulguer. N'en déplaise aux chantres du néolibéralisme et autres ego-dominants, l'utopie est pragmatique et le capitalisme ne l'est pas. L'utopie prend ce qui fait sens dans la vie humaine pour bâtir une démocratie pendant que le capitalisme ne prend que l'insensé pour le vendre au plus offrant. Si la première peut faire vivre l'humanité pendant des siècles, le second ne propose qu'une autodestruction à court terme avec quelques puissants, les fesses sur une montagne de cadavres, seuls et criant : *I won !* Avec une seule question enfin en tête : comment marche la loi de l'offre et de la demande quand on est tout seul ?

C'est pour cela que je propose de remettre l'utopie au centre de nos préoccupations. Non pas pour rêver d'un monde meilleur en attendant que la matraque passe plus loin, mais bien comme un pragmatisme salvateur. Comme construction permanente d'un ailleurs qui échapperait aux cotations du marché et au regard genré.

Rien n'est immuable ni nécessaire

Le premier principe d'une telle utopie est de ne rien considérer comme immuable ou nécessaire. C'est une entreprise ardue car la ou le petit-e utopiste en herbe est souvent tenté-e de rendre notre utopie viable, plus réaliste, plus probable. Faut-il abolir toute domination ou seulement la diminuer au maximum par tous les moyens démocratiques possibles ? Peut-on imaginer un monde sans argent ou doit-on juste se contenter de le répartir le plus équitablement possible ? Le travail existera-t-il encore ? Partagerons-nous notre vie entre activités choisies et activités dues à la communauté ? Vivrons-nous en communautés autogérées ? On est sans cesse saisi-e-s par la tentation de faire de l'utopie un petit pas qui la rende plus acceptable à l'aune des schémas par lesquels on a été forgé-e-s. Pourtant l'utopie, pour qu'elle devienne cette boîte à outils du monde futur, ne doit pas s'embarrasser du possible et du raisonnable. L'utopie n'est pas un programme politique, une troisième voie ou encore une réduction à 36 heures du temps de travail contre annualisation. L'utopie est ce monde fou, rêvé, magnifique qui doit grandir à l'intérieur de nous tou-te-s pour devenir une évidence qui remplacera nos certitudes actuelles.

Ceci nécessite cependant la mise en pratique utopiste quotidienne. La création d'espaces utopiques qui permettent, même pour quelques fractions de seconde, comme dans un accélérateur de particules, de vivre ce monde et d'en humer la senteur, le parfum de liberté avant de replonger dans la lutte quotidienne. Il peut sembler contradictoire d'insister sur le caractère quasiment inimaginable selon nos standards actuels de l'utopie et la possibilité d'en croquer des morceaux dans notre quotidien. On peut même penser que le monde contemporain se ferait un plaisir fou d'écraser sous ces bottes ses bribes de rêve. Mais c'est oublier que nous sommes capables de créer ces moments tout en les cachant à ce monde-ci. Ces instants utopistes sont une société secrète qui se réunit et se vit secrètement à quelques-un-e-s et parfois à un peu plus, dans des lieux que le capitalisme patriarcal et autoritaire peut toujours chercher car il n'est pas assez malin pour les trouver. Ces lieux, nous les avons fréquentés, nous en avons parfois créés. Il s'agit maintenant de les multiplier. Vous comprendrez que je ne peux pas en dire plus ici, mais je suis sûr que vous avez tou-te-s une idée de ce dont je parle et j'espère vous y retrouver bientôt. Mais chhhhhhuut ! •